Document généré le 25 avr. 2024 05:44

Jeu
Revue de théâtre

Au sommaire

Sylvain Schryburt

Numéro 122 (1), 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16380ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Schryburt, S. (2007). Au sommaire. *Jeu*, (122), 4–6.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Au sommaire

Théâtre et argent

On le sait, les chiffres sont trompeurs. Pour l'année 2006-2007, quelle est la part du budget global du gouvernement québécois que reçoit le Conseil des arts et des lettres du Québec ? Je vous le donne en mille : 0,12 %. Le principal organisme qui soutient directement les artistes professionnels et les compagnies artistiques, depuis le théâtre et la danse, en passant par les arts du cirque, la littérature, la musique et tutti quanti, reçoit 0,12 % du budget provincial. Cela fait 71 859 900 $, ce qui peut paraître beaucoup. Parler en millions impressionne toujours, les ministres le savent bien. Risquons tout de même une comparaison : au Québec, les dernières statistiques disponibles indiquent que le revenu familial moyen, après impôt, s'élève à 48 188 $. Et combien font 0,12 % du revenu familial moyen ? 58 $! À l'échelle de la famille moyenne, c'est 58 $ que verse annuellement l'État québécois en soutien direct aux artistes et compagnies, toutes disciplines confondues. Mais on l'a dit, les chiffres sont trompeurs. Et les millions impressionnent plus que les dizaines, les ministres le savent bien.

En proposant un dossier sur l'argent, *Jeu* n'a pas voulu dresser un état des lieux du financement du théâtre, et encore moins produire un rapport descriptif qui laisse parler les chiffres seuls. Certes, ces derniers sont partout présents dans les neuf articles réunis ici, ils les traversent même, mais ils sont mis de l'avant pour servir des pensées militantes, des paroles engagées, des cris du cœur. Dans la foulée des crises successives qu'a connues le milieu du théâtre depuis quelques années, et dans l'attente des seconds États généraux qui se tiendront en octobre prochain, où il sera sans aucun doute question du financement du théâtre, *Jeu* a souhaité ouvrir ses pages à des professeurs, des artistes et des intervenants du milieu théâtral qui n'ont pas peur du débat, et qui sont connus pour leur franc-parler.

Dans l'essai qui ouvre le dossier, « Le temps du hurlement », Laurent Lapierre et Claudine Auger se penchent sur le soutien public accordé au théâtre et aux arts, et s'insurgent contre les critères de rentabilité et de productivité qui servent de plus en plus à mesurer la « valeur » des arts dans notre société. Pour sa part, Louis Patrick Leroux propose « quelques réflexions insubordonnées » autour de la notion de mécénat, depuis son apparition dans l'Empire romain sous Auguste, jusqu'aux formes actuelles de soutien privé (mécénat d'entreprise, alliances stratégiques, commandites). À qui profite-t-il ? Peut-il nuire à l'art ?... Et si l'artiste était son propre mécène ?

L'article et l'entrevue qui suivent donnent la parole à deux femmes de théâtre qui portent aussi le chapeau de directrice artistique et administrative de leur compagnie. Marcelle Dubois du Théâtre les Porteuses d'Aromates, une compagnie soutenue au projet, et Brigitte Haentjens de Sibyllines, une compagnie soutenue au fonctionnement, ont accepté de nous ouvrir leur livre de compte. Le système actuel répond-il

à leur besoin ? Quelle est l'influence de l'argent sur la création artistique ? Peuvent-elles vivre de leur art ? Autant de questions qui trouvent ici réponse.

Suit le compte rendu de la cinquantième Entrée libre de *Jeu* animée par Michel Vaïs, qui réunissait au Théâtre la Chapelle Richard Simas, David Lavoie et Pierre MacDuff autour d'un thème ouvertement polémique : « Y a-t-il trop de compagnies théâtrales pour les fonds disponibles ? » C'est en fait la structure même du milieu théâtral qui est soumise à la question, qu'il s'agisse de l'état du financement des arts et de la place de la relève ou du nombre d'écoles de formation et des finissants qui en sortent. Pour faire suite à cette discussion publique mouvementée, nous publions également la réaction d'Yvon Perrier, « Trop de théâtres, pas assez de théâtre… », qui se positionne en faveur d'un réel parti pris pour la relève.

Pour sa part, Guy Sprung dresse un portrait d'un autre secteur laissé-pour-compte : le théâtre anglo-montréalais. Figure-t-il seulement sur les écrans radars des organismes de soutien ? On pourrait poser une question semblable au théâtre jeunes publics qui, malgré sa vigueur et sa renommée internationale, peine à susciter une relève. Et si l'argent y était pour quelque chose ? se demande Andrée Garon. Enfin, en clôture du dossier, on lira un essai de Normand Marcy sur les « corps financés » dans le milieu de la danse. Quelles images du corps défend l'État à travers son soutien aux arts ? À question polémique, réponse polémique…

De la danse et plus encore

Parmi les nombreuses critiques de spectacles d'ici et d'ailleurs, un trio d'articles signés Guylaine Massoutre, Katya Montaignac et Ariane Fontaine dressent un copieux portrait de l'automne 2006 en danse, tandis que Frédérique Doyon nous offre un regard croisé sur deux festivals européens diamétralement opposés, la Biennale de Lyon et le festival DANCE de Munich. Du côté de la performance, Lise Gagnon nous offre pour

sa part une rencontre en deux temps avec Nathalie Claude et Marijs Boulogne, qui se produisaient récemment au festival Edgy Women organisé par le Studio 303.

En écho au dossier sur l'argent, on trouvera également sous la rubrique Enjeux un compte rendu, signé Christian Saint-Pierre, d'une table ronde organisée à l'occasion de la Journée interdisciplinaire de la relève artistique de Montréal sur le thème de la place accordée à la relève dans les médias culturels. Hasard ou air du temps ? Ici encore, il est question des difficultés qu'éprouve la relève théâtrale à faire entendre sa voix dans des organes où l'espace publicitaire, c'est-à-dire l'argent, est le nerf de la guerre.

Ailleurs dans ces pages, on lira aussi un touchant portrait de l'infatigable professeure de diction et de phonétique Yvonne Duckett, mieux connue sous le nom de Mme Jean-Louis Audet. La plume alerte de Pierre Audet évoque avec tendresse le souvenir de cette amoureuse de la langue française qui, de 1933 à 1969, a vu défiler tous les (futurs) grands noms du théâtre québécois entre les murs de son studio montréalais du 3359, rue Saint-Hubert. Dans sa chronique l'Abécédaire, Michel Vaïs nous emmène pour sa part de l'autre côté du pont Jacques-Cartier pour une visite guidée de la salle Carpe Diem qui abrite désormais le Carré-Théâtre du Vieux-Longueuil, compagnie fondée il y a vingt ans par Anouk Simard et Robert-P. Côté.

Enfin, Alexandre Lazaridès nous livre un compte rendu de l'ouvrage *le Spectaculaire dans les arts de la scène*, tandis que je fais de même avec *Léon Chancerel. Un réformateur du théâtre français*. Le bloc-notes de même que la liste des parutions récentes viennent clore cette 122e livraison de *Jeu*.

À toutes et à tous, bonne lecture !

Sylvain Schryburt